Cours de philosophie méthodique et populaire
« C'est logique »

B.N.F
mercredi 23 janvier 2013
Martin Rueff

1. Le problème

a. C'est logique

Texte 1 : « Au contraire, poursuivit Twideuldie, il se pourrait que cela ne fût pas faux ; et si cela n'était pas faux, cela devrait être vrai ; mais comme cela n'est pas vrai, c'est faux. Voilà ce que c'est que la logique ». Lewis Caroll, De l'autre côté du miroir (1871), chapitre 4

Sur la logique de Lewis Caroll, cf. en plus de ses textes (notamment sa *Logique sans peine*, trad. Jean Gattégno et Ernest Coumet, Éd. Hermann, Paris 1966), *Logique du sens* de Gilles Deleuze, Paris, Minuit, 1969.

Texte 2 : « Rappelez-vous tout simplement qu'entre les hommes, il n'existe que deux types de relations : la logique ou la guerre. Demandez toujours des preuves, la preuve est la politesse élémentaire qu'on se doit. Si l'on refuse, souvenez-vous que vous êtes attaqués, et qu'on va vous faire obéir par tous les moyens. Vous serez pris par la douceur ou par le charme de n'importe quoi, vous serez passionnés par la passion d'un autre ». Paul Valéry, *Monsieur Teste*, 1919

b. Kant et la circonscription de la logique

Dans le travail auquel on se livre sur les connaissances qui sont proprement l'œuvre de la raison, on juge bientôt par le résultat si l'on a suivi ou non la route sûre de la science. Si, après toutes sortes de préparatifs et de dispositions, on se trouve arrêté au moment où l'on croit toucher le but ; ou si, pour l'atteindre, on est souvent forcé de revenir sur ses pas et de prendre une autre route ; ou bien encore s'il n'est pas possible d'accorder entre eux les divers travailleurs sur la façon dont le but commun doit être poursuivi, c'est un signe certain que l'étude à laquelle on se livre est loin d'être entrée dans la voie sûre de la science, mais qu'elle n'est encore qu'un tâtonnement. Or c'est déjà un mérite aux yeux de la raison que de découvrir autant que possible cette voie, dût-on abandonner comme vaine une grande partie du but qu'on s'était d'abord proposé sans réflexion.

Ce qui montre, par exemple, que la logique est entrée depuis les temps les plus anciens dans cette voie certaine, c'est que, depuis *Aristote*, elle n'a pas eu besoin de faire un pas en arrière, à moins que l'on ne regarde comme des améliorations le retranchement de quelques subtilités inutiles, ou une plus grande clarté dans l'exposition, toutes choses qui tiennent plutôt à l'élégance qu'à la certitude de la science. Il est aussi digne de remarquer que, jusqu'ici, elle n'a pu faire un seul pas en avant, et qu'ainsi, selon toute apparence, elle semble arrêtée et achevée. En effet, lorsque certains modernes ont pensé l'étendre en y introduisant certains chapitres, soit de *psychologie*, sur les diverses facultés de connaître (l'imagination, l'esprit), soit de *métaphysique*, sur l'origine de la connaissance ou sur les diverses espèces de certitude suivant la diversité des objets (sur l'idéalisme, le scepticisme, etc.), soit d'*anthropologie* sur les préjugés (leurs causes et les moyens de les combattre), ils n'ont fait par là que montrer jusqu'à quel point ils ignoraient la nature propre de cette science. Ce n'est pas étendre les sciences, mais les dénaturer, que de confondre leurs limites. Or celles de la logique sont déterminées de la manière la plus exacte par cela seul qu'elle est une science qui expose en détail et démontre rigoureusement les règles formelles de toute pensée (que cette pensée soit *a priori* ou empirique, qu'elle ait telle ou telle origine et tel ou tel objet, qu'elle rencontre dans notre esprit des obstacles accidentels ou naturels).

Si la logique a été si heureuse, elle ne doit cet avantage qu'à sa circonscription, qui l'autorise et même l'oblige à faire abstraction de tous les objets de la connaissance et de leur différence, et qui veut que l'entendement ne s'y occupe que de lui-même et de sa forme. Il doit être naturellement beaucoup plus difficile pour la raison d'entrer dans la voie sûre de la science, lorsqu'elle n'a plus seulement affaire à elle-même, mais aux objets. Aussi la logique, comme propédeutique, n'est-elle en quelque sorte que le vestibule des sciences ; et, lorsqu'il s'agit de connaissances, on la

présuppose sans doute pour les juger, mais c'est dans ce qu'on nomme proprement et objectivement les sciences qu'il en faut chercher l'acquisition. Kant, préface de la *Critique de la raison pure*, 1787

Cf. aussi : « Cette science des lois nécessaires de l'entendement et la raison en général, ou ce qui est la même chose, de la simple forme de la pensée en général, nous la nommons : *Logique* ». *Logique*, Paris Vrin, 1979

c. Logique et philosophie : la production du vrai. Un problème de territoire ?

Cf. Robert Blanché et Jacques Dubucs, *La Logique et son histoire*, ed. Amand Colin, coll. U, Paris, 1996
Claude Imbert, *Phénoménologie et langues formulaires*, Paris, PUF, Epméthée, 1992

2. **La logique d'Aristote : le coup du maître et la production du vrai ; logique et métaphysique**

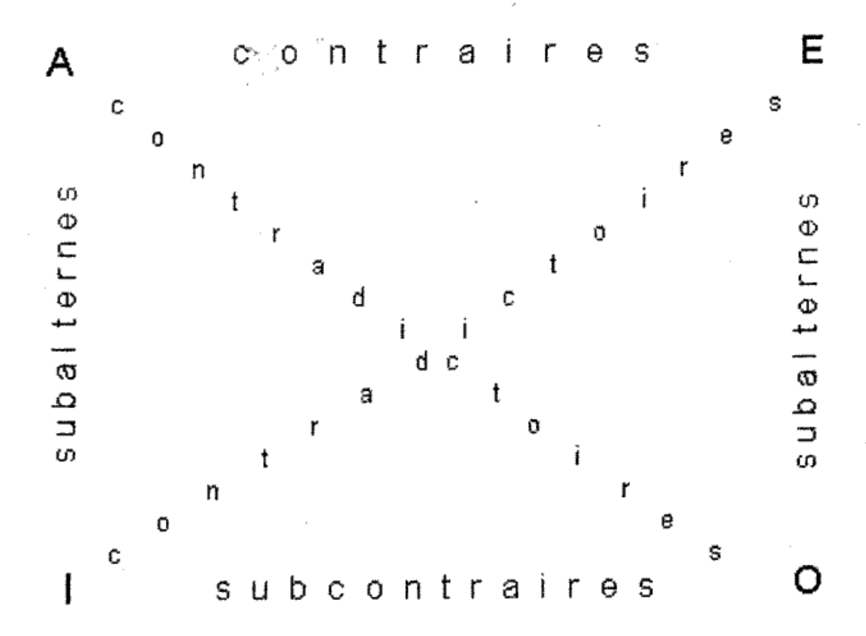
Introduction :

1. L'idée d'une logique

- Les deux sens du mot logique chez Aristote
- *L'Organon*
  - *Organon I et II : Catégories – De l'interprétation*
  - *Organon III : Premiers analytiques*
  - *Organon IV : Seconds analytiques*
  - *Organon V, Les Topiques*
  - Aristote, *Organon VI : Les réfutations sophistiques*

2- Les propositions catégoriques et les critères de la quantité et de la qualité

a. La théorie des inférences, le carré d'Aristote et les relations de conversion



b. La théorie des syllogismes et la syllogistique
c. Logique et métaphysique

Texte 4 : Seconds Analytiques, I, 2 : « La science et la démonstration ».

tent aussi en réalité de cette même façon. Il en résulte que l'objet de la science au sens propre est quelque chose qui ne peut pas être autre qu'il n'est [1].

La question de savoir s'il existe encore un autre mode de connaissance sera examinée plus tard [2]. Mais ce que nous appelons ici *savoir* c'est connaître par le moyen de la démonstration. Par *démonstration* j'entends le syllogisme scientifique [3], et j'appelle *scientifique* un syllogisme dont la possession même constitue pour nous la science [4]. — Si donc la connaissance scientifique consiste bien en ce que nous avons posé, il est nécessaire aussi que la science démonstrative parte de prémisses qui soient vraies, premières, immédiates, plus connues que la conclusion, antérieures à elle, et dont elles sont les causes. C'est à ces conditions, en effet, que les principes de ce qui est démontré seront aussi appropriés à la conclusion [5]. Un syllogisme peut assurément exister sans ces conditions, mais il ne sera pas une démonstration, car il ne sera pas productif de science. Les prémisses doivent être vraies [6], car on ne peut pas con-

[1] La science a pour objet le nécessaire. *Veram scientiam non dari nisi eorum quae aeterna sint nec unquam mutentur* (Waitz, II, 304).

[2] Cf. I, 3, 72 *b* 19 ; 10, 76 *b* 16, et surtout II, 19. Il s'agit de la connaissance des principes indémontrables.

[3] *Syllogisme* est le genre, *scientifique* (producteur de science) la différence spécifique qui sépare la démonstration des syllogismes dialectiques et rhétoriques.

[4] Le syllogisme scientifique est ainsi la science elle-même. Comme le dit Philop., 23, 22, ἐξισάζει ἡ τοιαύτη ἐπιστήμη τῇ ἀποδείξει.

[5] C'est-à-dire rentreront dans le même genre (*infra*, I, 7).

[6] Ar. reprend l'examen des di-

naître ce qui n'est pas, par exemple la commensurabilité de la diagonale [1]. Elles doivent être premières et indémontrables, car autrement on ne pourrait les connaître faute d'en avoir la démonstration, puisque la science des choses qui sont démontrables, s'il ne s'agit pas d'une science accidentelle, n'est pas autre chose que d'en posséder la démonstration [2]. Elles doivent être les causes de la conclusion, être plus connues qu'elle, et antérieures à elle : causes, puisque nous n'avons la science d'une chose qu'au moment où nous en avons connu la cause ; antérieures, puisqu'elles sont des causes [3] ; antérieures aussi au point de vue de la connaissance, cette préconnaissance ne consistant pas seulement à comprendre de la seconde façon que nous avons indiquée, mais encore à savoir que la chose est [4]. — Au surplus, *antérieur* et *plus connu* ont une double signification, car il n'y a pas identité entre ce qui est antérieur par nature et ce

verses conditions de la science démonstrative.

[1] *Nam esse et esse verum convertuntur* (St Thomas, 113). De fausses prémisses donneront une fausse conclusion, telle que *la diagonale est commensurable avec les côtés du carré* : une pareille proposition n'est pas ἐν τοῖς πράγμασιν, c'est un μὴ ὂν qui ne peut être l'objet d'une démonstration.

[2] L'argument d'Ar. est réduit par Pacius, II, 276, au syllogisme hypothétique suivant :

Si les prémisses sont démontrables, elles ne peuvent être connues que par une démonstration (il n'y a pas, en effet, d'autre science ἁπλῶς que la science démonstrative) ;

Or elles sont connues sans démonstration ;

Donc elles ne sont pas démontrables.

(Cf. aussi St Thomas, 113).

[3] Toute cause est antérieure à son effet et plus connue que lui (Cf. St Thomas, 114).

[4] Cf. *supra*, 1, 71, *a* 12. La préconnaissance doit porter non seulement sur la signification du terme, mais encore sur l'existence de la chose.

Bibliographie

1. Les textes

Organon I et II : Catégories – De l'interprétation, introduction, traduction, notes et lexique par Jules Tricot, éditions Vrin, coll. Bibliothèque des textes philosophiques, 2008

Catégories, texte établi et traduit par Richard Bodéüs, Les Belles Lettres, coll. CUF, 2001, 2ème tirage 2002

Organon III : Premiers analytiques, introduction, traduction et notes par Jules Tricot, Éditions Vrin, Bibliothèque des textes philosophiques, 2000

Organon IV : Seconds analytiques, traduction et notes par Jules Tricot, Éditions Vrin, Bibliothèque des textes philosophiques, 2000

Organon IV : Seconds analytiques, préface, traduction, notes, bibliographie et index par Pierre Pellegrin, Éditions Flammarion, coll. GF bilingue, 2005

Organon V, Les Topiques, introduction, traduction et notes par Jules Tricot, Éditions Vrin, Bibliothèque des textes philosophiques, 1990

Topiques. Tome I : Livres I-IV, texte établi et traduit par Jacques Brunschwig, Les Belles Lettres, coll. CUF, 1967, 3ème tirage 2009

Topiques. Tome II : Livres V-VIII, texte établi et traduit par Jacques Brunschwig, Les Belles Lettres, coll. CUF, 2007.

Organon VI : Les réfutations sophistiques, introduction, traduction et notes par Jules Tricot, Éditions Vrin, Bibliothèque des textes philosophiques, 1995

2. Les commentaires

Antiques et médiévaux

Porphyre, *Isagoge*, traduit du grec en latin par Boèce, traduit du latin par Alain de Libera et Alain-Philippe Segonds, préface et notes Alain de Libera, Éditions Vrin, coll. Sic et non, 1998

Saint Thomas d'Aquin, *Commentaire du Traité de l'interprétation d'Aristote*, traduction, introduction et notes par Bruno et Maylis Couillaud, Les Belles Lettres, coll. Sagesses médiévales, 2004

Averroès, *Commentaire moyen du De interpretatione*, traduit de l'arabe par Ali Benmakhlouf et Stéphane Diebler, Éditions Vrin, coll. Sic et non, 2000

Jacques Zarabella de Padoue, *La nature de la logique*, préface, traduction et notes de Dominique Bouillon, Éditions Vrin, coll. Bibliothèque de textes philosophiques, 2009.

Réinterprétations modernes

Interpréter le De interpretatione, études réunies et éditées par Suzanne Husson, Vrin, coll. Bibliothèque d'histoire de la philosophie, 2009

Jan Lukasiewicz, *Sur le principe de contradiction chez Aristote*, traduction de Dorota Silora, préface de Roger Pouivet, Éditions de l'Éclat, coll. Polemos, 2000.

Jan Lukasiewicz, *La syllogistique d'Aristote, dans la perspective de la logique formelle moderne*, présentation, traduction et notes par Françoise Caujolle-Zaslawsky, Éditions Vrin, coll. Bibliothèque d'histoire de la philosophie, 2009

Jules Vuillemin, *De la logique à la théologie : cinq études sur Aristote*, édition et préface de T. Bénatouil, Éditions Peeters, coll. Aristote, traductions et études, 2008

Jules Vuillemin, *Nécessité ou contingence : l'aporie de Diodore et les systèmes philosophiques*, Éditions de Minuit, coll. Le Sens commun, 1997.

3. Hegel et la logique de l'ontologie : logique est métaphysique – l'empire

Texte 5 et 6 : *La science de la Logique (les deux préfaces)*

1. La nouveauté de la logique hégélienne
2. L'architecture de la Logique : doctrine de l'être et doctrine de l'essence (logique objective) et doctrine du concept (logique subjective)
3. Le concept
4. La dialectique
5. Le commencement

Cf. André Doz, *La logique de Hegel et les problèmes traditionnels de l'ontologie*, Paris, Vrin, 1987

intensité, encore non développée. Mais ce dont il s'agit principalement, c'est qu'il finisse par devenir science.

Quel que soit l'avenir, qui, dans les autres branches, est réservé à la science quant au fond aussi bien qu'à la forme, il est certain que la science de la logique, qui constitue la métaphysique proprement dite ou la philosophie spéculative, a été jusqu'ici fort négligée. Ce que j'entends par cette science et comment je conçois son point de vue, je l'ai exposé en détail dans l'*Introduction* à cet ouvrage. Si ce travail auquel j'ai consacré de nombreuses années est encore loin de présenter la perfection, les juges indulgents voudront bien ne pas m'en tenir rigueur, étant donné la nécessité où je me suis trouvé de traiter cette science en partant des premiers commencements, étant donné aussi la nature du sujet et l'absence de travaux préliminaires que j'aurais pu utiliser pour la transformation que j'ai entreprise. Le point de vue essentiel est qu'il s'agit essentiellement d'un nouveau concept de traitement scientifique. Comme je l'ai montré ailleurs (1), la philosophie, si elle veut être une science, ne peut pas emprunter sa méthode à une science secondaire, comme la mathématique, pas plus qu'elle ne peut s'en tenir aux assurances catégoriques de l'intuition interne ou se servir de raisonnements fondés sur la réflexion extérieure. Seule la nature du contenu doit inspirer la connaissance scientifique, puisque c'est cette réflexion propre du contenu qui pose et crée sa détermination même.

L'*entendement détermine* et maintient fermement les déterminations; la *raison* est négative et *dialectique*, parce qu'elle dissocie et annule les déterminations de l'entendement ; elle est *positive*, parce qu'elle crée le *général* et qu'elle y appréhende le particulier. De même que l'entendement est conçu comme séparé de la raison en général, on conçoit généralement la raison dialectique comme séparée de la raison positive. Mais la raison selon sa vérité est esprit, et l'esprit est supérieur aussi bien à la raison qu'à l'entendement ; il est une combinaison des deux. Il est le négatif, ce qui

(1) *Phénoménologie de l'Esprit*, préface de la première édition. Traduction française.

constitue la qualité aussi bien de la raison dialectique que de l'entendement. Lorsqu'il nie ce qui est simple, il pose ce qui le différencie de l'entendement, et en supprimant cette différence il devient dialectique. Mais loin de s'en tenir au côté négatif de ce résultat, il s'affirme également d'une façon positive, en reconstituant ainsi le simple qu'il avait commencé par nier, mais sous une forme générale, comme quelque chose de concret en soi. Loin qu'un particulier donné s'y trouve subordonné, c'est le particulier lui-même qui a déjà trouvé sa détermination au cours du mouvement spirituel que nous venons d'esquisser. Ce mouvement, qui représente le développement immanent du concept, constitue la méthode de connaissance absolue, l'âme immanente du contenu même. C'est, à mon avis, en suivant cette voie qui se trace pour ainsi dire elle-même que la philosophie est capable d'être une science objective, démontrée. C'est ainsi que j'ai essayé, dans la *Phénoménologie de l'Esprit*, de décrire la conscience. La conscience est l'esprit, en tant que savoir concret, mais engagé dans l'extériorité. Mais le développement ou progression de ce sujet repose uniquement, comme le développement de toute vie naturelle ou spirituelle, sur la nature des *essentialités pures* qui forment le contenu de la Logique. La conscience, en tant qu'esprit phénoménal, qui se libère, à mesure qu'elle suit son chemin, de son immédiateté et de sa concrétion extérieure, devient savoir pur qui prend pour objet ces essentialités pures elles-mêmes, telles qu'elles sont en soi et pour soi. Elles sont les pensées pures, l'esprit qui pense, son essence. Leur mouvement spontané constitue leur vie ; c'est grâce à lui que se constitue la science qui en est pour ainsi dire l'exposé et la représentation.

Tels seraient les rapports entre la science que j'appelle *Phénoménologie de l'Esprit* et la Logique. En ce qui concerne le rapport extérieur, la première partie du *Système de la Science* (1) que contient la phéno-

(1) (Bamberg et Würzburg, chez Göbhard, 1807.) Cette deuxième partie n'a jamais paru. Je l'ai remplacée par l'*Encyclopédie des sciences philosophiques*, dont la troisième édition a paru en 1830.

avons. A la philosophie critique qui comprend les rapports existant entre ces trois termes, en disant que nous assignons aux idées une place intermédiaire entre nous et les choses, en ce sens que ce milieu occupé par les idées nous sépare des choses, au lieu de nous y unir, à cette manière de voir de la philosophie critique, on peut opposer cette simple remarque que les choses qu'on voudrait situer à l'autre extrême, au delà de nous-mêmes et au delà des idées qui s'y rapportent, sont elles-mêmes des choses pensées et ne représentent, dans leur indétermination, qu'une seule chose pensée, la chose dite en soi qui est celle de la vide abstraction.

Ce que nous venons de dire suffit à montrer l'inconsistance de la conception d'après laquelle les catégories ne seraient pour ainsi dire que des objets d'usage, que des moyens. Plus important est l'autre manière de voir qui s'y rattache, et d'après laquelle elles ne représenteraient qu'une forme extérieure. L'activité de la pensée qui s'exerce sur toutes nos représentations et actions, sur toutes nos fins et tous nos intérêts est, comme nous l'avons dit, inconsciente (logique naturelle); ce que notre conscience a devant elle, c'est le contenu des représentations, leurs objets, ce sur quoi porte notre intérêt; les catégories seraient, s'il en était ainsi, des *formes*, des formes *assumées par le contenu*, mais non le contenu lui-même. Admettons qu'il en soit ainsi. Mais si ce que nous avons dit plus haut est vrai (et là-dessus l'accord est à peu près général), à savoir que c'est le concept de la chose, ce qu'elle a de général par elle-même, qui constitue sa *nature*, son *essence* proprement dite, ce qu'elle a de vraiment *permanent* et de *substantiel*, malgré la variété et l'accidentalité de ses manifestations phénoménales et de son extériorité passagère, de même que l'individu humain, malgré ses particularités infinies, reste le *Prius* de celles-ci, le *Prius* par lequel il est véritablement homme, et que chaque animal constitue, lui aussi, un *Prius* grâce auquel il reste animal; si tout cela, disons-nous, est vrai, que resterait-il de l'individu humain ou animal, pourvu de prédicats aussi nombreux et variés, si on lui retirait cette base, ce *Prius* qui, à la rigueur, peut, lui aussi, être considéré comme prédicat ? Cette base indispensable, le général, qu'est l'idée elle-même, pour autant qu'on puisse seulement faire abstraction de la représentation, en prononçant ce mot *idée*, ne peut pas être considérée *seulement* comme une forme indifférente attachée à un contenu. Mais ces idées de toutes les choses faisant partie de la nature et de la sphère spirituelle, le *contenu* substantiel lui-même, contiennent encore de nombreuses déterminations et impliquent une différence entre une âme et un corps, entre le concept et une réalité relative; la base la plus profonde est constituée par l'âme comme telle, par le concept pur qui forme le noyau le plus intime des objets, leur simple pouls vital, de même que celui de la pensée subjective elle-même. Amener à la conscience cette nature *logique* qui anime l'esprit, qui l'agite et le stimule, telle est la tâche à remplir. D'une façon générale, l'activité intuitive diffère de l'intelligence par le fait qu'elle s'exerce en dehors de la conscience. Du fait que le contenu de l'élément moteur se détache de son unité immédiate avec le sujet, pour s'objectiver devant lui, l'esprit recouvre sa liberté, alors que dans l'exercice plus ou moins instinctif de la pensée, pris dans les liens de ses catégories, il se trouve en présence d'une matière fragmentée à l'infini. Dans ce réseau, on voit se former ici et là des nœuds qui constituent les points d'appui et de repère de sa vie et de sa conscience; ces nœuds sont redevables de leur fermeté et de leur force au fait même qu'amenés à la conscience, ils deviennent les concepts propres de son essentialité. Le point le plus important pour la nature de l'esprit est formé non seulement par le rapport entre ce qu'il est en *soi* et ce qu'il est *réellement*, mais par ce qu'il *sait de lui-même;* et ce fait de se savoir étant essentiellement conscience constitue la détermination principale de sa *réalité*. Ces catégories, qui agissent à la manière d'impulsions et d'instincts et qui, sujettes aux variations, pénètrent tout d'abord dans l'esprit isolément pour finir par s'y enchevêtrer et lui procurer une réalité dispersée et incertaine, il s'agit de les débarrasser de leurs mélanges impurs, seul moyen d'élever l'esprit à la liberté et à la vérité. C'est en quoi consiste la tâche suprême de la Logique.

6

/ 7

4. **Heidegger et la philosophie du logos – l'empire se déplace : la fondation de la logique dans l'ontologie**

1. La dissertation sur *Les théories des catégories et de la signification chez Duns Scot*, 1915 (Paris, Gallimard, 1970) :: les recherches logiques du jeune Heidegger

Texte 7 : *La logique* (pp. 42-43)

2. La déconstruction de la logique
   a. Critique de la thèse de la logique concernant la vérité (Cours de 1925-1926 : Logique, la question de la vérité)
   b. Critique de la thèse de la logique concernant l'être (Les problèmes fondamentaux de la phénoménologie, 1927)
   c. Critique de la thèse de la logique concernant le néant
   d. Critique de la thèse de la logique concernant le langage (Les concepts fondamentaux de la métaphysique, 1929)

3. Libérer le logos de la logique

Texte 8: *La logique comme question en quête de la pleine essence du langage*, cours de 1934, Paris, Gallimard, 2008
Texte 9 : « Logos » (1951) in *Essais et conférences*, Paris, Gallimard, 1958, pp. 260-261

Cf. Françoise Dastur, *Heidegger, la question du logos*, Paris, Vrin, 2007

5. **La logique selon W.V.O. Quine : la forteresse ou la fondation de l'ontologie dans la logique**
   a. Quine et la philosophie de la logique
   b. La logique comme nouvel organon
   c. L'onto-logique

Texte 10 : *La place de la logique in Philosophie de la logique*, Aubier, 1975, 2008

Elementary Logic, New York, Harper & Row, 1965. Traduction française : *Logique élémentaire*, tr. fr. J. Largeault et B. Saint-Sernin, Paris, Vrin, 2006
From a Logical Point of View, Harvard Univ. Press, 1980. Traduction française : *Du point de vue logique. Neuf essais logico-philosophiques*, tr. fr. sous la direction de S. Laugier, Paris, Vrin, coll. "Bibliothèque des textes philosophiques", 2003
Methods of Logic, Harvard Univ. Press, 1982. Traduction française : *Méthodes de logique*, tr. fr. M. Clavelin, Paris, A. Colin, 1972
Ontological Relativity and Other Essays, Columbia Univ. Press, 1966. Traduction française: *Relativité de l'ontologie et autres essais*, 1977, réédition avec une présentation par S. Laugier, Paris, Aubier, coll. "Philosophie", 2008
Word and Object,, MIT Press, 1960. Traduction française *Le mot et la chose*, tr. fr. J. Dopp & P. Gochet, Avant-propos de P. Gochet, Flammarion, coll. "Champs", 1977, 399 p. - rééd. 2010
Philosophy Of Logic, Prentice Hall, 1970. Traduction française : *Philosophie de la logique*, tr. fr. J. Largeault, Paris, Aubier Montaigne, 1975
Pursuit of Truth, Harvard Univ. Press, 1990. Traduction française : *La poursuite de la vérité*, tr. fr. M Clavelin, Paris, Seuil, 1993
Quiddities: An Intermittently Philosophical Dictionary, Harvard Univ. Press, 1987. Traduction française : *Quiddités. Dictionnaire philosophique par intermittence*, tr. fr. D. Guy-Blanquet et T. Marchaisse, Paris, Seuil, 1999
The Ways of Paradox, Harvard Univ. Press, 1966. Traduction française: *Les voies du paradoxe*, tr. fr. sous la direction de S. Bozon et S. Plaud, Paris, Vrin, 2011

ce que la *Grammatique*[2] au sens de Scot (comme théorie de la signification) étudie de fait; ce qu'il nous faut reconnaître, c'est ce qu'a en propre son champ objectif. Nous nous voyons ainsi renvoyés à quelque chose d'antérieur, aux champs des objets eux-mêmes *(Gegenstandsgebiete)*, et la voie est ainsi tracée, la voie à suivre pour que notre devoir soit accompli.

Les sciences particulières étudient divers champs objectifs, ou bien le même considéré à des points de vues divers, « par un côté ». Dans notre considération, on reconnaît chacun des champs objectifs comme appartenant à des domaines déterminés de réalité. A ceux-ci correspondent selon leur spécification une structure et une constitution déterminée. Nous sommes ainsi placés devant une tâche que l'on résume communément sous le nom de « doctrine des catégories ». Il ne s'agit pas à ce propos d'exposer dans toute son étendue la manière dont Duns Scot traite du nombre et de la mise en ordre des catégories aristotéliciennes transmises au Moyen Age. Notre projet d'une caractéristique catégoriale des domaines de réalité, et une prise de position encore préalable ont une portée bien plus vaste, de telle sorte que les catégories aristotéliciennes n'apparaissent que comme une classe d'un domaine déterminé, et non pas comme les catégories purement et simplement. C'est à quoi s'applique pour une part l'insistance de notre enquête tout entière ordonnée à l'idée que, pour le cas où il y aurait divers domaines de réalité, ceux-ci doivent être clairement reconnus dans leur spécificité, fixés en conséquence, et délimités les uns par rapport aux autres.

Cette manière exclusive de tout ramasser autour de la caractéristique catégoriale peut paraître tout à fait unilatérale et l'est en fait, mais elle ne peut d'aucune façon passer pour injustifiée. Ce ne serait le cas que si, par cette perspective même les phénomènes à étudier étaient altérés, falsifiés dans leur essence *(in ihrem Was)* et qu'ainsi on prêtait à Duns Scot une vue des choses qu'il n'a jamais en fait représentée, d'après ce qu'on en sait. Certes, cette investigation en la couche parfaitement déterminée du Catégorial va rendre cet aspect de la philosophie scotiste plus évident et plus accusé que peut-être Scot lui-même n'en a eu conscience. Cela ne change rien cependant au fait que l'ensemble de l'exposé à entreprendre appartient au cercle des pensées du philosophe, et c'est cela seul qui importe. Dans le fait que Duns Scot lui-même n'a pas eu pleine conscience, en traitant de la structure catégoriale des divers secteurs, de sa signification et de sa nouveauté, il faut en même temps comprendre qu'il n'a pas poussé ces problèmes à leur solution d'une manière complète et systématiquement ordonnée.

Il entre ainsi dans notre projet, non point de compléter systématiquement et de combler ses lacunes, mais bien de rassembler dans une totalité synoptique ce qui se trouve ici et là dispersé.

L'étude de la doctrine des *catégories* chez Duns Scot se fera donc à partir d'un point de vue tout à fait déterminé, et elle pourra se poursuivre au moins jusqu'à ce que les divers secteurs soient délimités et que nous ayons devant nous esquissé avec clarté la Totalité du pensable, pour pouvoir ensuite assigner une place au secteur à considérer des *significations*.

Il y a donc plus qu'une manière facultative de parler des Logiciens, à employer le terme de « lieu logique » d'un phénomène. Ce qui est au fond de cette expression, c'est une conviction sur laquelle on ne s'étendra pas ici, de la structure immanente, fondée sur l'essence du Logique, qui fait que chaque phénomène appartenant au secteur du pensable comme tel exige, de par son contenu même, un lieu déterminé. Chaque lieu repose sur une détermination spatiale, laquelle détermination, comme ordre, n'est elle-même possible que sur fond d'un système de relations. Le « lieu » au sens logique du terme prend pied ainsi sur l'*ordre*. Ce qui a son lieu logique entre d'une manière déterminée dans une totalité relationnelle déterminée[3].

La pensée scolastique se montre ainsi sous un côté nouveau, mais il n'y a pas seulement cela; le principal est que nous acquérons le soubassement de nature à permettre une intelligence propre de la doctrine des significations. De la sorte, le fait de commencer par la doctrine des catégories, avant celle des significations, comme fondement permettant de comprendre cette dernière, n'entraîne encore aucune décision pour ce qui est du rapport *logique* des deux secteurs. Il ne sera possible de donner à cette question un aperçu de réponse valable que si les deux phénomènes sont en eux-mêmes suffisamment connus, de telle sorte qu'alors leur mise en place s'imposera facilement.

Jusqu'à présent, nous ne savons pas encore qu'il y ait plusieurs domaines différents de réalité. Si l'on en a parlé, ce ne pouvait être, en toute rigueur, qu'à titre de probabilité. Comment parvenons-nous à une certitude sur cette question et de quel genre sera-t-elle? Qu'il y ait un domaine de réalité, et davantage encore, qu'il y en ait plusieurs présents, ne se laisse pas déduire a priori, par un chemin déductif. Devant des facticités *(Tatsächlichkeiten)*, on ne peut que les désigner *(aufweisen)*. Quel est le sens de cette monstration? Ce qui est montré se tient devant nous en soi-même, et peut, pour parler de façon imagée, être saisie sans intermédiaire, n'exige aucun détour passant par un autre; le montrable seul mobilise le regard. En pratique de la connaissance, il y a pour nous le devoir

8

partie de ce qui nous est dit [1]. Dire la chose dite est λέγειν, laisser-étendu-ensemble-devant. Faire partie de ce dire n'est rien d'autre que : ce qu'un « laisser-étendu-devant » présente ensemble, le laisser étendu ensemble dans sa totalité. Un tel « laisser-étendu » pose *(legt)* ce qui est étendu-devant comme un « étendu-devant ». Il pose celui-ci comme ce que celui-ci est lui-même. Il pose un et le même dans un. Il pose un comme étant le même. Un pareil λέγειν pose un et le même, l'ὁμόν. Un pareil λέγειν est l'ὁμολογεῖν : un comme même, étendu-devant, le laisser étendu-devant, recueilli dans le « même » de son « être-étendu-devant ».

C'est dans le λέγειν au sens d'ὁμολογεῖν que le véritable entendre déploie son être. Cet entendre est ainsi un λέγειν qui laisse étendu-devant ce qui est déjà ensemble-étendu-devant et qui l'est en vertu d'une pose *(Legen)* qui concerne tout ce qui de soi-même est étendu-ensemble-devant, en tant qu'il est étendu. Cette pose par excellence est le λέγειν, ce comme quoi le Λόγος se manifeste.

C'est ainsi que le Λόγος est appelé simplement : ὁ Λόγος, l'étendre, la pose : le pur fait de laisser-ensemble-étendu-devant ce qui, de soi-même, est étendu-devant : de le laisser ainsi dans sa position. Ainsi le Λόγος déploie-t-il son être comme le pur fait de recueillir, de rassembler et d'étendre. Le Λόγος est le rassemblement originel du recueillement *(Lese)* initial à partir de la pose *(Lege)* initiale. Ὁ Λόγος est : la Pose recueillante *(die lesende Lege)*, et rien d'autre.

Seulement tout ceci est-il plus qu'une interprétation arbitraire, une traduction par trop bizarre au regard de la clarté à laquelle nous sommes habi-

1. *Wir haben gehört, wenn wir dem Zugesprochenen* gehören. « Nous avons entendu » : Heidegger emploie le « passé-présent » qui est à sa place avec un verbe de connaissance. Cf. plus loin, p. 262, n. 1 et 4, p. 263, n. 1, et p. 296, n. 1.

tués lorsque nous pensons connaître le Λόγος comme sens et comme raison? Dire que le Λόγος est la Pose recueillante, voilà qui sonne étrangement tout d'abord et qui peut-être conserve encore longtemps son étrangeté. Et comment juger si l'être du Λόγος, tel qu'il est présumé dans cette traduction, s'accorde, ne fût-ce que de très loin, avec ce qu'Héraclite a pensé et désigné par le mot ὁ Λόγος?

Le seul moyen d'en décider est de considérer ce que Héraclite dit lui-même dans la sentence en question. Elle commence par : οὐκ ἐμοῦ... Elle commence par un « ne... pas... » qui écarte durement. Ce « ne... pas... » écarte celui qui parle, le discoureur, Héraclite lui-même. Il concerne l'entendre des mortels. « Ce n'est pas moi », c'est-à-dire celui qui vous parle, ce n'est pas le verbe sonore de son discours, que vous devez écouter. Au sens propre du terme, vous n'écoutez nullement, aussi longtemps que vos oreilles sont simplement suspendues aux sonorités et au flux d'une voix humaine pour y saisir au vol une façon de parler qui vous convienne. Dans la sentence, Héraclite commence par rejeter une audition qui ne serait que pour le plaisir des oreilles. Mais ce rejet s'appuie sur une indication qui nous oriente vers le véritable entendre.

Οὐκ ἐμοῦ ἀλλὰ..., « ce n'est moi que vous devez écouter (fixer de votre attention, comme on fixe du regard), mais... ». L'entendre mortel doit se tourner vers autre chose. Vers quoi? ἀλλὰ τοῦ Λόγου. Le mode de l'entendre véritable se détermine à partir du Λόγος. Mais, pour autant que le Λόγος est nommé purement et simplement, il ne peut pas être une chose quelconque parmi les autres. L'entendre qui *lui* est conforme ne peut donc pas non plus aller vers lui à l'occasion, pour l'ignorer ensuite à nouveau. Si les mortels veulent vraiment entendre,

9

veuille bien délimiter les concepts, est la question fondamentale et la question directrice de toute logique.

Si nous déterminons ainsi d'avance de manière arrêtée la logique, cela veut dire que nous prenons pour ainsi dire comme principe directeur et fil conducteur de la question de la logique la question en quête de l'essence du langage.

(14) § 5. OBJECTIONS CONTRE LA DÉMARCHE CONSISTANT À PRENDRE LA QUESTION EN QUÊTE DE L'ESSENCE DU LANGAGE COMME PRINCIPE DIRECTEUR ET FIL CONDUCTEUR DE LA QUESTION DE LA LOGIQUE

a) Le langage comme objet de la philosophie du langage

La question de l'essence du langage est, d'après l'opinion commune, l'affaire de la philosophie du langage ; suivant cette position de départ la philosophie du langage serait un prolégomène à la logique. Or en posant cette thèse que le langage, comme thème de la logique, c'est la philosophie du langage qui en traite, nous avons déjà tenté inopinément d'esquiver ce que nous nous sommes fixé comme tâche. Certes nous avons dit qu'il nous revient de questionner l'essence du langage. Mais en soutenant que cette tâche est l'objet de la philosophie du langage, nous avons déjà donné un coup d'arrêt à notre questionnement — dans la mesure où cette affirmation établit déjà un énoncé déterminé sur l'essence du langage, à savoir que le langage est quelque chose qui relève de la philosophie du langage. Ce qui est déjà s'engager dans une conception tout à fait déterminée du langage.

Pour pouvoir penser en effet ce qu'est la philosophie du langage, il faut la différencier de la philosophie de la religion, de la philosophie de l'histoire, de la philosophie de l'État, du droit, de l'art, etc. Ces philosophies toutes ensemble

sont par là en même temps cordonnées les unes aux autres à l'intérieur du tout entier, chacune comme un domaine à côté des autres domaines, comme une discipline à l'intérieur d'un concept global de la philosophie, à partir duquel le caractère de ces disciplines se détermine d'avance.

Quand donc nous assignons le langage à une philosophie du langage, nous nous établissons d'emblée déjà dans une conception tout à fait déterminée, qui constitue dès le départ une entrave pour la mise en question du langage. Car c'est peut-être un préjugé de faire du langage, à côté de l'art, de la religion, de l'État, de l'histoire, un domaine quelconque dont on pourrait entreprendre l'investigation dans une discipline séparée.

On pourrait rétorquer : ce n'est là qu'une querelle de mots ; car le langage est bien après tout, du pur point de vue du contenu, différent (15) de ces domaines que sont la religion, la nature, l'art, l'histoire, etc., et ainsi identifiable lui-même comme un domaine particulier. Peut-être en effet est-il une telle configuration particulière. Mais si nous tenons à rester fidèles à notre tâche, cela exige de nous que nous posions tout d'abord la question de savoir si le langage représente un domaine particulier, ou s'il est quelque chose d'autre dont nous n'avons encore jusqu'à aujourd'hui aucun concept. Peut-être que c'est l'inverse : que c'est seulement d'une entente suffisante du langage que jaillit la philosophie. C'est pourquoi nous n'avons pas le droit de faire entrer de force le langage, et le questionnement qui porte sur lui, dans le cadre d'une philosophie du langage.

b) Rétrécissement d'une logique envisagée à partir du langage

On pourrait toutefois se demander : est-ce que cela vaut même la peine que, ayant en vue une logique, nous nous occupions de manière circonstanciée de l'essence du langage ? Nous entrons pourtant, ce faisant, dans un domaine de savoir déterminé, que ce soit celui de la philologie ou de la linguistique générale. La linguistique est une science qui

10

ne concerne aucunement les médecins, les historiens, etc. (les médecins seulement dans la mesure où dans un étroit secteur il est question de troubles du langage) — alors que la logique est capable d'intéresser tout homme de science et tout homme qui pense. Nous prenons ainsi le risque de rétrécir de façon inadmissible son domaine, au point qu'il perde son intérêt général et en vienne à ne plus servir qu'à la philologie à titre d'à-côté plus ou moins utile.

De telles critiques viennent tout naturellement et elles se justifient dans une certaine mesure, aussi longtemps que nous gardons notre habitude de voir le monde compartimenté en divers domaines scientifiques, dans l'optique des facultés. Mais cette manière de voir n'a de légitimité que sous la présupposition que par principe le tout entier de l'étant puisse devenir accessible originalement par le biais des sciences.

Cette conception est une erreur. S'il y a un lieu où elle doit être évitée, c'est bien la philosophie. La philosophie cherche un savoir qui est antérieur à toute science (16) et pousse au-delà de toute science, elle cherche un savoir qui n'est pas nécessairement assujetti aux sciences.

Quand nous estimons superflue, dans l'horizon du juriste, la question portant sur l'essence du langage, ou bien menant sur une fausse piste, dans l'horizon du physicien, ou bien sans importance, dans celui du médecin, ou bien pleine d'intrications, dans celui du philologue, alors nous portons un jugement sur le langage et son essence avant même d'avoir posé la question qui porte sur lui. En général on qualifie de légèreté le comportement qui consiste à assener un jugement définitif sans un questionnement préalable approfondi, mais ici c'est la risible présomption d'un entendement borné qui veut prouver sa supériorité.

c) Caractère secondaire du langage : le langage comme moyen

Mais même si nous avons la volonté d'échapper à la platitude de cette manière de juger, nous n'en restons pas moins

déroutés face à la question de l'essence du langage, face à une question qui manifestement ne nous saisit pas au cœur, mais ne fait que nous mener au bord et à la surface des choses. Car le langage n'est bien évidemment qu'une voie menant à la compréhension mutuelle, un moyen d'avoir commerce, un outil d'échange, un outil pour exposer ce qui est en nous ; il n'est jamais qu'un moyen pour autre chose, il n'est jamais que ce qui vient après coup, quelque chose d'ordre secondaire, l'enveloppe et la coquille des choses, et non pas leur essence. C'est bien ainsi qu'il apparaît.

Qui songerait à contester cela ? Toujours est-il qu'un scrupule nous retient de prétendre qu'ainsi nous avons épuisé, ou même seulement atteint, l'essence du langage.

d) La manière de saisir le langage — préfigurée par la logique

Or ce que nous voulons, c'est bien poser la question en quête de l'essence du langage, c'est-à-dire ne pas rester fixé à une quelconque explication. Mais ce qui alors est requis en premier lieu, c'est que le langage nous devienne accessible, (17) nous soit pour ainsi dire mis sous les yeux — afin que nous puissions ensuite l'interroger quant à ce qu'il est. Où le langage se laisse-t-il le mieux toucher du doigt ? Une langue est, de la manière la plus sûre, consignée dans un dictionnaire et exposée en ses articulations dans une grammaire. La définition des formes lexicales du dictionnaire est issue de la grammaire. C'est la grammaire qui établit les différences entre mot et proposition, substantif, verbe, attribut, épithète, proposition affirmative, proposition conditionnelle, proposition consécutive, etc.

Or toute cette articulation bien connue de la langue a pris sa source dans les déterminations fondamentales de la logique, elle s'est constituée en s'orientant sur une langue déterminée (la langue grecque) et dans un mode déterminé de la pensée, telle qu'elle s'est imposée tout d'abord dans la manière grecque d'être le là.

Nous voici donc devant cet état de choses que la logique,

pour laquelle nous voulions en prenant pour thème le langage constituer des prolégomènes, se présente désormais elle-même comme lieu d'origine du langage. Notre questionnement portant sur la pleine essence du langage en ayant en vue la logique s'avère déboucher sur une impasse. Nous tournons en rond, pour autant que tout accès au langage est déjà déterminé par la logique.

Si nous résumons tout ce qui a été dit jusqu'ici, il apparaît distinctement que cette question portant sur la pleine essence du langage, quelque simple et sans équivoque qu'elle ait l'air, s'enfonce aussitôt dans les plus grandes difficultés :

1) Le langage en vient vite à n'être plus qu'un domaine d'objet séparé.

2) Le langage est rabattu sur une région qui paraît ne pas englober autant que la pensée formelle de la logique.

3) Le langage est d'ordre secondaire, pour autant qu'il est seulement un moyen d'expression.

4) La manière dont nous saisissons la langue est préfigurée par la logique dominante.

(18) § 6. LES DEUX MODES DU QUESTIONNER. LE CARACTÈRE QUE PREND LA QUESTION D'ESSENCE EN TANT QUE QUESTION PRÉALABLE ET LES TROIS VISÉES DE LA QUESTION D'ESSENCE

Si nous pensons à fond tout cela, l'étonnement s'empare de nous lentement alors que nous entreprenons de questionner la pleine essence du langage. Il nous faut nous efforcer d'échapper au danger d'une fixation prématurée de celle-ci et nous maintenir ouverts pour cette essence. En d'autres termes : il y a questionner et questionner. Questionner, ce n'est pas parler à tort et à travers, annoncer des pensées qu'on vient d'avoir, ce n'est pas non plus une griserie versatile au milieu des doutes, mais questionner de manière véritablement propre et authentique implique une éducation

spéciale, c'est-à-dire de la discipline. Le questionnement authentique, et à vrai dire essentiel, est porté par cet obscur appel d'où jaillit un questionnement dont l'individu, qui pose la question pour la première fois, n'a pas la maîtrise, et pour lequel il devient seulement un passage pour l'histoire d'un peuple, guidé qu'il est par cette rayonnante inquiétude qui exige, pour qu'on soit à sa hauteur, la rigueur du maintien et l'authenticité de la conviction. Pour le petit-bourgeois du champ intellectuel, la volonté incisive de questionner est quelque chose qui le met mal à l'aise. Pour le niveau moyen de l'esprit, toute exigence de long et longanime questionnement devient minante, et par là suspecte. Tout cela est conforme à l'ordre des choses, et ne pourra jamais changer.

Il ne s'ensuit pas que ce soit seulement à l'aune philistine que doive se mesurer ce qui est authentique, ce qui est essentiel et ce qui ne l'est pas. Le vrai questionnement a besoin d'une vocation et d'une formation, d'une longue éducation et d'un long apprentissage. Aussi les plus beaux discours sur ce qu'est le questionnement restent-ils inutiles. On ne s'exerce au questionnement qu'en questionnant dans la longue endurance des questions essentielles.

Nous reprenons maintenant notre question portant sur la pleine essence du langage, en gardant présent à l'esprit que le fait de convertir la logique en la tâche générale de questionner l'essence du langage nous jette dans toutes sortes de difficultés. Ce qui compte maintenant est de prendre nos distances avec ces opinions toute faites, (19) qui constamment nous envahissent, sur l'essence du langage, même si cela donne l'apparence que par là on se dérobe à l'essence voilée du langage et qu'on bat en retraite. Il est assurément nécessaire d'opérer un certain pas de recul — un pas que chacun accomplit qui prend de l'élan pour sauter loin en avant. Car il n'y a pas moyen de passer graduellement et continûment de l'inessentiel à l'essentiel. Ce saut, chacun doit le sauter par lui-même, personne ne peut en être déchargé, pas même par une communauté, si authentique et incontournable qu'elle soit. Chacun doit lui-même oser le saut, s'il veut être membre d'une communauté.

Nous avons l'obligation et la volonté de faire que ce ques-

toutes les sciences, et pas même l'ombre d'une preuve basée sur l'évidence empirique n'y est admise. D'autres causes que nous avons passées en revue au cours des pages précédentes et que nous déplorons, ont engagé certains philosophes à se faire une théorie linguistique de la vérité logique. Trouvant les mathématiques et la logique ensemble du même côté de la barricade, ils adoptent la théorie linguistique pour toutes les deux.

La place de la logique

Il y a au contraire des gens qui font valoir que l'arithmétique s'appuie directement sur l'observation. Vous mettez sept lapins dans un enclos, vous en rajoutez cinq, et pendant quelque temps le total des lapins va être de douze. Quand je parle de parenté entre les mathématiques et les sciences de la nature, ce n'est pas cela que j'ai en vue. Le ' + ' de ' 7 + 5 ' ne doit connoter aucun assemblage d'objets dans l'espace, moins encore une quelconque stabilité de la comptabilité des lapins dans le temps. Si à un certain moment il y a sept lapins dans un secteur et cinq lapins dans un autre, et si ces deux secteurs ne se recoupent pas, alors à ce moment il y a douze lapins dans le secteur, éventuellement discontinu, représenté par les deux secteurs donnés. C'est le maximum de ce qu'on pourra dire des lapins sur la base de ' 7 + 5 = 12 '.

J'ai plutôt en vue une parenté entre les mathématiques et les aspects les plus généraux et les plus systématiques des sciences naturelles, ceux qui sont le plus éloignés de l'observation. Les mathématiques et la logique s'appuient sur l'observation seulement de la façon indirecte dont ces aspects des sciences naturelles le font ; à savoir en participant à un tout organisé qui, le long de ses arêtes empiriques, cadre avec l'observation. Mon intention est de ne mettre l'accent ni sur le caractère empirique de la logique et des mathématiques ni sur le caractère non empirique de la physique théorique ; c'est plutôt sur leur parenté que j'entendrais mettre l'accent et je soutiendrais une doctrine gradualiste.

Nous avons rencontré au milieu du chapitre 6 un exemple

qui s'insère bien dans mon propos présent, c'est le projet de modifier la logique pour servir aux fins de la mécanique quantique. Il se peut que les avantages de ce projet soient douteux, mais ce qui nous intéresse ici c'est l'existence même d'un pareil projet. La logique n'est en principe pas plus fermée aux révisions que la mécanique quantique ou la théorie de la relativité. Dans chaque cas le but est d'atteindre un système du monde — suivant l'expression de Newton — qui soit aussi coulant et simple que possible et qui s'ajuste bien aux observations sur ses bords. Si on ne propose qu'aussi rarement de révision qui aille assez loin pour toucher à la logique, il y a une raison assez patente à cela, c'est la maxime de la mutilation minimum (chapitre 6).

Voici tout ce qu'on peut dire en faveur de la théorie linguistique de la vérité logique : c'est que nous apprenons la logique en apprenant la langue. Mais cette circonstance ne met pas la logique à part de vastes étendues de connaissance du sens commun qu'on qualifie généralement d'empiriques. Il n'y a pas de moyen évident de séparer notre connaissance en une partie qui consisterait simplement à savoir la langue et en une autre partie qui commencerait après. Il est manifeste que la vérité de l'énoncé le plus factuel qu'on puisse trouver dépend en partie du langage ; ainsi l'emploi du son ' tué ' dans notre langue aurait pu être réglé de telle façon que ' Brutus a tué César ' soit faux. Mais la limite entre les énoncés qui sont vrais purement en vertu du langage, c'est-à-dire analytiques, et ceux qui ne sont vrais que partiellement en vertu du langage, est de celles qui semblent à la longue se brouiller et disparaître.

Carnap, avec sa théorie linguistique de la vérité logique, a représenté le langage comme l'analogue d'un système déductif formel : il comprendrait des règles de *formation* et des règles de *transformation*. Les règles de formation fournissent la grammaire et le lexique. C'est l'analogue des règles qui dans un système déductif formel, définissent la notation du système, i.e. ce que Church appelle l'ensemble des formules bien formées. Les règles de transformation fournissent les vérités logiques (donc aussi les vérités mathématiques, et en fait les vérités analytiques en général). C'est l'analogue des axiomes et des règles

d'inférence d'un système déductif formel. La grammaire et la logique sont donc, pour Carnap, sur un pied d'égalité ; toute langue a sa grammaire et sa logique.

Carnap ne voit l'analogie entre les langues et les systèmes déductifs formels que comme une analogie, et il reconnaît que ni les règles de transformation, ni les règles de formation ne sont explicites dans l'esprit de ceux qui apprennent une langue qu'ils sont destinés à parler ensuite naturellement. Mais, en dépit de mon insistance sur le rapport intime entre grammaire et logique, mon opinion est que cette analogie est, au mieux, inutile.

Il est préférable d'abandonner cette analogie et de penser par référence à la manière dont dans la réalité un enfant acquiert son langage ainsi que toutes les vérités ou croyances de quelque espèce que ce soit, qu'il assimile en même temps que ce langage. Les vérités ou les croyances qu'il acquiert ainsi ne se limitent pas aux vérités logiques ni aux vérités mathématiques ni même aux vérités analytiques, à supposer que ce dernier terme ait un sens. Parmi ces vérités et ces croyances, les vérités logiques ne se distinguent que par le fait, rappelons-le, que tous les autres énoncés qui ont la même structure grammaticale qu'elles sont vrais aussi.

Regardés de ce point de vue, les différents traits remarquables des vérités logiques vont naturellement ensemble. En effet, considérons, pour commencer, la place de la logique dans le langage. Toute personne dont on dit qu'elle a appris une langue (et non pas un dialecte de cette langue) en a appris la grammaire. Ceux qui savent la langue diffèrent par le vocabulaire, i.e. par ce qu'ils connaissent de son lexique et qui est fonction des sujets auxquels ils s'intéressent et de leur éducation ; cependant la grammaire de la langue leur est commune. Quiconque s'écarte de la grammaire est classé soit parmi les étrangers qui n'ont pas la maîtrise de la langue, soit comme un enfant du pays dont le dialecte est différent. Tous ceux qui emploient la langue emploient les mêmes constructions grammaticales, quel que soit le sujet qu'ils abordent et quelle que soit la partie de son lexique qu'ils utilisent. Ainsi les vérités logiques, étant liées à la grammaire sans l'être au lexique, figureront parmi les vérités

sur lesquelles tous ceux qui parlent la langue sont le plus susceptibles d'être d'accord (abstraction faite des exemples qui engendrent la confusion par leur complexité même). Car seul le lexique, et non pas la grammaire, enregistre les différences de plan entre les parleurs ; et les vérités logiques demeurent vraies relativement à toutes les substitutions aux termes du lexique. Naturellement l'habitude d'admettre ces vérités s'acquiert en même temps que les habitudes grammaticales. Naturellement donc les vérités logiques, en tant que vérités simples, vont sans dire : tout le monde y assentit sans hésiter. Les vérités logiques seront qualifiées obvies, ou potentiellement obvies, au sens que j'ai donné à ' obvie '.

On a identifié un second caractère remarquable des vérités logiques dans notre tendance, lorsque nous voulons généraliser sur elles, à emprunter la voie de la montée sémantique. C'est ce qui s'explique encore par l'invariance de la vérité logique relativement aux substitutions aux termes du lexique. La seule sorte de généralité que nous trouvons moyen de produire en quantifiant dans le cadre du langage-objet, et donc sans recourir à la montée sémantique, est celle qui traite les prédicats comme fixes et qui généralise uniquement sur les valeurs des variables de sujet. Si nous devons aussi faire varier les prédicats, comme c'est le cas lorsque nous faisons la théorie de la logique, la voie à suivre est la montée sémantique.

Un troisième caractère remarquable est l'applicabilité universelle de la logique, la part impartiale qu'elle prend dans la construction de toutes les sciences. On l'explique encore par l'invariance de la vérité logique relativement à toutes les substitutions aux termes du lexique. Le lexique est ce qui pourvoit chaque fois de façon distinctive aux besoins suscités par les goûts et les intérêts particuliers. Tandis que grammaire et logique sont l'agence centrale, au service de tout venant.

6. Claude Lévi-Strauss et le sens des articulations

1. La pensée sauvage
2. Les mythologiques
3. Le sens des articulations

Texte 11 : Les yeux du jaguar

Le jaguar apprend de la cigale que le crapaud et le lapin lui ont volé le feu pendant qu'il était à la chasse, et qu'ils l'ont emporté de l'autre côté de la rivière. Le jaguar pleure ; un fourmilier survient, auquel le jaguar propose un concours d'excréments. Mais le fourmilier fait une substitution ; il s'approprie les excréments contenant la viande crue, et fait croire au jaguar que les siens consistent seulement en fourmis. Pour se rattraper, le jaguar invite alors le fourmilier à jongler avec leurs yeux désorbités : ceux du fourmilier retombent en place, ceux du jaguar restent accrochés en haut d'un arbre. Le voilà aveugle. A la prière du fourmilier, l'oiseau macuco fait au jaguar des yeux qui lui permettront de voir dans l'obscurité. Depuis lors, le jaguar sort seulement la nuit ; il a perdu le feu ; et il mange sa viande crue. Jamais il n'attaque le macuco.

La pensée sauvage, Paris, Plon, 1962.
Mythologiques, t. I : Le cru et le cuit, Paris, Plon, 1964.
Mythologiques, t. II : Du miel aux cendres, Paris, Plon, 1967.
Mythologiques, t. III : L'Origine des manières de table, Paris, Plon, 1968.
Mythologiques, t. IV : L'Homme nu, Paris, Plon, 1971.